

**Alain
Beaulieu**

**Le Postier
Passila**

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Parce qu'il s'ennuie dans la "grande ville" et souffre de sa relation avec l'infidèle Eliana, le postier Passila a accepté un poste vacant à Ludovia, en province. Dès l'instant où il arrive dans ce qu'il croit être une bourgade paisible adossée au volcan Tipec, il pressent qu'un monde étrange vient de le happer. A l'accueil inhospitalier des habitants, Passila oppose une ironie tenace, mais sitôt croisée la belle Estrella, un piège diffus se referme sur lui. C'est que la présence de Passila, "l'étranger", agit comme un révélateur : elle attise antagonismes ou alliances entre l'hôtelière rêvêche, l'irascible boulanger, l'indiscret chauffeur de taxi, le mystérieux docteur Noriega et l'impitoyable policier Cortez.

En contrechamp de ces scènes de vie villageoise, Alain Beaulieu exécute à merveille sa partition sur le mensonge et la tromperie, diffusant le trouble comme on augmente le débit d'un goutte-à-goutte éprouvant. Dans ce village faussement somnolent, où la peur et l'autarcie forcent les habitants aux compromissions les plus diverses, sous le masque des supposées victimes vont apparaître d'insoupçonnables bourreaux...

"DOMAINE FRANÇAIS"

ALAIN BEAULIEU

Alain Beaulieu est professeur de littérature à l'Université Laval (Québec). Il est l'auteur d'une dizaine de romans adultes et jeunesse – tous publiés aux éditions Québec Amérique –, de nouvelles et de textes pour le théâtre. Le Postier Passila est son premier roman paru en France. Alain Beaulieu vit et travaille à Québec.

DU MÊME AUTEUR

- FOU-BAR*, roman, Québec Amérique, 1997.
LE DERNIER LIT, roman, Québec Amérique, 1998.
LE FILS PERDU, roman, Québec Amérique, 1999.
LE SOLO D'ANDRÉ, roman jeunesse, Québec Amérique, 2002.
LE JOUEUR DE QUILLES, roman, Québec Amérique, 2004.
AUX PORTES DE L'ORIENTIE, roman jeunesse, Québec Amérique, 2005.
LA CADILLAC BLANCHE DE BERNARD PIVOT, roman, Québec Amérique, 2006.
SOUS LE SOLEIL DE PORT-AU-PRINCE, roman jeunesse, Québec Amérique, 2007.
LES SOLEILS BLEUS DE CENTRALIE, roman jeunesse, Québec Amérique, 2009.
TERRES AMÈRES, théâtre, Québec Amérique, 2009.

© ACTES SUD, 2010
ISBN 978-2-330-00836-9

© LEMÉAC ÉDITEUR, 2010
pour la publication en langue française au Canada
ISBN 978-2-7609-0656-3

ALAIN BEAULIEU

Le Postier Passila

roman

ACTES SUD

Extrait de la publication

Quand le postier Passila descend dans son bureau ce matin-là, rien n'a changé, comme si les lieux n'avaient rien gardé de ce qui s'y est déroulé la veille. Son casier de tri accumule toujours la poussière autour des alvéoles qu'il remplit chaque jour du courrier reçu de la grande ville ; la voiturette qu'il a lui-même confectionnée avec une poubelle de plastique, un manche de bois et deux roues de bicyclette empêche toujours la porte de s'ouvrir complètement ; l'horloge ne s'est pas remise à fonctionner depuis que la pile a rendu l'âme à midi dix, on ne saurait dire quel jour...

Le postier Passila dépose sa veste sur le dossier de sa chaise, caresse son menton mal rasé d'une main tremblotante puis se plante devant la fenêtre, qui donne sur la rue principale. Ce n'est plus qu'une question de temps avant que le ciel se referme sur lui, se dit-il, que la terre engloutisse le bureau de poste et que le feu jaillisse des ténèbres. Peut-être même les gens de Ludovia sont-ils en danger, auquel cas leur village n'aura été qu'une verrue sur le visage de ce pays dont on se sera débarrassé sans émoi. Car plus rien n'est clair dans l'esprit du postier.

Le jour s'est levé avec paresse derrière l'auréole de nuages du volcan endormi. Tout le monde ici a toujours cru que la menace allait venir de là, qu'un

jour le bouchon du Tipec allait sauter pour arroser la région d'une pluie d'étincelles avant que la bave de Satan pompéise le village.

La seule personne qu'il aimerait voir apparaître au bout de la rue, c'est Estrella Hernandez. Peut-être ne la reverra-t-il jamais. Car avec ce qui vient de se passer dans le village, il y a fort à parier que les anges dressent déjà la liste de ceux qui mériteront d'être sauvés tandis que les autres plongeront dans la géhenne pour que le feu des enfers éternels leur entre par les yeux avant de leur griller les entrailles.

Passila cherche des signes dans ce qui l'entoure qui pourraient le reconforter, mais il n'en trouve pas. Il ferme les yeux un instant puis choisit de s'asseoir devant son casier de tri. Il jette un œil à la pile de lettres qu'il ne classera pas, puis revoit Estrella assise dans sa robe de paysanne blanche sur une chaise de bois rustique dans la cour arrière de la maison de son père, les mains croisées sur les genoux. Ses sourcils épais pointent vers son nez fin et ses lèvres minces. Sa bouche entrouverte semble vouloir dire quelque chose, et il aimerait qu'elle s'anime pour répondre à ses questions demeurées sans réponses.

Il reste assis sur sa chaise, le regard vague, aveugle en fait à ce qui l'entoure, repassant dans sa tête les événements des derniers jours, essayant de se convaincre qu'il n'y est pour rien alors que sans lui tout cela ne se serait pas produit. Il aimerait pouvoir dire qu'il n'a fait que son travail : livrer le courrier aux habitants de Ludovia, la plupart du temps des lettres sans grande importance, parfois des nouvelles de la famille éloignée, bonnes ou mauvaises, plus souvent les réclamations de créanciers qui n'ont jamais mis les pieds au village, car sinon ils sauraient qu'on ne puise pas d'eau dans

un puits tari. Car ici, jusqu'à ce matin, tout le monde était sur un pied d'égalité, pauvre parmi les pauvres sous le joug du policier Cortez – même le maire Martinez, désigné par défaut depuis vingt-deux ans puisqu'il était le seul à pouvoir discuter avec les autorités centrales sans se révolter. Cortez ne réussissait plus qu'à soutirer quelques bakchichs de pacotille – trois bananes plantains, un verre d'eau sucrée, une cigarette ou deux – aux bougres qu'il prenait en défaut d'uriner sur la place publique ou de traverser le carrefour principal sans le saluer. Le médecin Noriega soignait à l'œil, même s'il lui arrivait de consentir à ce que les femmes le paient en nature sans que le mari soit mis au courant de ce mode de remboursement.

Jusqu'à ce que tout perde de son sens, le postier Passila songeait à développer sa propre stratégie de survie : il aurait retenu le courrier de certains de ses clients en attendant que ceux-ci lui offrent un petit pourboire – un repas, une bouteille d'eau-de-vie maison, un sac de farine... C'est une règle tacite que tout le monde aurait acceptée sans rechigner. Si tu n'as pas reçu de courrier depuis un bon moment, c'est que le postier Passila considère que c'est à ton tour de payer. Tu l'invites alors à ta table, lui sers un verre, discutes avec lui de la fondation du village – il raffole de ces vieilles histoires – et, le lendemain, une liasse d'enveloppes atterrit sur le pas de ta porte. Il aurait agi avec justice et équité dans ses retenues, même s'il aurait semblé évident que le courrier du vieux Pablo Hernandez s'accumulait plus souvent dans le casier du postier depuis qu'il s'était entiché de la fille du grabataire, contrainte de l'inviter régulièrement si elle voulait récupérer sa correspondance – qu'il aurait déposée le lendemain à sa porte avec une fleur ou un mot de remerciement.

Ce que les autres ne savent pas, c'est que, lorsqu'il s'est rendu chez les Hernandez, le postier Passila a eu droit à un morceau de carré aux dattes savoureux. Estrella l'a servi comme s'il s'agissait d'un invité de marque pendant qu'il discutait avec le vieux des belles années où les gens de la grande ville ne se mêlaient pas de ce qui se passe dans les campagnes. Chacun vaquait à ses occupations sans attendre qu'on lui dise quoi faire, et l'ardeur au travail était récompensée pendant que les faïnénants croupissaient dans leur poisse parce que c'était tout ce qu'ils savaient faire.

Après le dessert, le vieux s'est excusé. Il est allé s'étendre dans sa chambre et s'est mis à ronfler trente secondes plus tard. Et c'est là, dans l'arrière-cour de cette maison, que Passila s'est senti revivre, les baisers d'Estrella rallumant une braise qu'il croyait éteinte.

Quand il l'a revue, quelques jours plus tard, le vieux dormait déjà. Au moment où tout allait devenir possible, Estrella lui a demandé de lui lire de la poésie. Le postier Passila s'est alors mis à déclamer de sa voix la plus douce les poèmes que la belle lui avait suggérés. Estrella s'est étendue sur le divan défraîchi du salon, elle a fermé les yeux et s'est laissé porter par la musique des mots. Et c'est comme s'ils avaient fait l'amour. Passila est entré en elle par la parole et s'est activé au rythme des vers qu'il avait tournés en pensant à cette soirée. Elle a souri – un filet de sourire qui a nourri la caresse de sa main sur sa poitrine pendant que le postier Passila, assis bien droit sur sa chaise, continuait sa lecture en lui jetant des coups d'œil à la dérobée. Estrella a plié légèrement les genoux puis sa main a glissé sur son ventre et plissé le tissu de sa robe. Ses doigts se sont allongés, se sont écartés puis se sont refermés sur son sexe, qu'elle

a compressé comme pour empêcher quelque chose d'en sortir, un petit animal peut-être, qu'elle a rabroué dès qu'il s'est pointé dans l'ouverture. Le postier Passila s'est laissé porter par le souffle d'Estrella, qui marquait maintenant la mesure. Il a tourné les pages de son carnet d'écriture en mouillant son index pendant que le vieux ronflait sans se douter que sa fille était en train de jouir dans son salon devant celui qui lui livrait son courrier. Ses poèmes parlaient de "rosées solaires" et de "bouquets d'errances", de "corps sauvages" et de "chairs fruiteuses"...

Ce soir-là, Estrella s'est cambrée sous ses propres caresses, s'est mordillé la lèvre inférieure, a annoncé son orgasme par un râlement avant que les derniers vers du postier Passila ponctuent les spasmes qui l'ont secouée tout entière. Elle a repris son souffle pendant qu'il terminait sa lecture, puis elle a ouvert les yeux au moment où il refermait son carnet d'écriture. Ils se sont souri, satisfaits l'un de l'autre. Elle s'est redressée sur le divan, a ajusté sa robe puis elle est revenue s'asseoir près du postier. Ils ont parlé de choses et d'autres, du chien enragé qui rôde dans le village depuis quelques jours, du spectacle d'acrobatie que les jumelles Piniaz ont présenté sur la place publique, de la chaleur des dernières nuits... Il a vidé enfin son verre, l'a remerciée pour le repas et s'est levé pour se retirer. Elle l'a accompagné jusqu'à la porte, a planté ses yeux de charbon dans les siens, s'est contentée de lui sourire puis l'a laissé partir en le regardant s'éloigner, les bras croisés sur sa poitrine aux pointes encore tendues.

Voilà du moins comment sa mémoire lui rejoue cette soirée.

Estrella est la seule à savoir que le postier Passila aime la poésie. Pour tous les autres, il n'est rien

d'autre que le postier Passila, ce qui n'est pas plus mal, ce qui est même certainement mieux, car s'il devait avouer son amour de la littérature sur la place publique, il s'en trouverait plusieurs pour le croire homosexuel et sans doute certains songeraient-ils à le lapider. Car tout le monde ici couche avec ses principes, qui n'ont souvent rien à voir avec la justice et la solidarité, des principes que chacun oublie dès que se présentent les servants de la tentation. Le médecin Noriega pourrait en témoigner, tout comme le policier Cortez... et le postier Passila lui-même, dont la bouilloire ne sert pas qu'à préparer le thé.

Assis devant son casier, il se dit que si rien de ce qui s'était produit la veille n'était arrivé, il serait en train de classer tranquillement son courrier, mettant de côté les enveloppes lui semblant dignes d'intérêt avant de les soumettre au supplice de la bouilloire pour en découvrir les secrets, puis regroupant le courrier du jour en liasses qu'il empilerait dans sa voiturette, prêt à entreprendre sa tournée d'un pas leste et joyeux. Il passerait de maison en maison, attendu par les vieux du village qui lui offriraient peut-être un verre d'eau citronnée ou une mangue coupée en dés avec l'espoir qu'il leur remette la lettre d'un ami oublié ou d'un amour passé.

Le postier Passila a su résister à la tentation de jouer l'imposteur et de se mettre à leur écrire les mots d'amour qu'ils souhaitent recevoir, car il s'est convaincu que c'est cet espoir qui les garde en vie, que le jour où la lettre tant désirée arrivera, ils auront l'impression de pouvoir se laisser mourir. Il accepte donc leurs petits cadeaux avec candeur, écoute les histoires entendues plusieurs fois – celle du cheval fou qui, un jour, est entré dans la chapelle et qu'on a dû abattre devant l'autel et

le Christ crucifié ; celle aussi du vieux Raul qui avait pris l'habitude de se pavaner dans les rues vêtu des vêtements de sa femme décédée ; celle encore de l'étranger venu s'installer au village un beau jour de novembre et qu'on a retrouvé pendu à la poutre principale de sa maison deux semaines plus tard – et promet de repasser le lendemain.

Aujourd'hui, il n'y aura pas de lendemain. Le chant des oiseaux et la douceur du vent quand il vient du volcan, le piaillage des enfants, la langueur des hommes au petit matin, le courage des femmes levées avant l'aube... tout cela se jouera peut-être une dernière fois sur la grande scène de ce village puisqu'il est possible qu'un souffle de colère y brûle tout sur son passage, comme une grande coulée de lave jaillissant de la gueule du Típec.

Il aimerait bien prévenir les villageois, mais il ne sait pas ce qu'il pourrait leur dire pour les convaincre de fuir. De son côté, sa décision est prise. Il rentrera à la grande ville dès que le chauffeur Gonzalez sera là. Et en l'attendant, il mettra sur papier ce qui a mené au chaos...

Je m'appelle Eduardo Navilas Passila, né de père inconnu dans un logement insalubre de la grande ville. Ma mère, Maria Florina Navilas Passila, avait vingt-deux ans et la sage-femme du quartier la connaissait déjà intimement puisque j'étais le troisième de ses rejetons à voir le jour dans cet appartement où aucun homme n'avait jamais mis les pieds – ma mère ayant toujours érigé une barrière entre sa vie amoureuse et ses obligations familiales. Deux autres enfants passeront par le même chemin l'année suivante, des jumelles tellement identiques que je ne les distingue toujours pas l'une de l'autre quand je les revois.

Mes deux frères aînés exercent le doux métier de policier. Ma mère les trouve bien courageux de se sacrifier ainsi pour le maintien de l'ordre dans cette ville qui, autrement, se transformerait en terrain de jeu pour les truands du pays. Or, moi, je sais qu'il y a déjà bien du monde pour jouer à la magouille dans ma ville natale, et que mes frères ne sont certainement pas les derniers à en profiter. Car chaque année, je les vois s'enrichir davantage, et certainement bien plus que ne le permet leur maigre salaire d'agent de police. Leur allure débonnaire cache à n'en pas douter une personnalité trouble, et je suis convaincu que, s'ils devaient nous raconter ce qu'ils font au quotidien entre les

murs humides de leur caserne, nous en vomirions jusqu'à la fête des Morts. Ils rient trop fort et boivent avec trop d'application pour que ce ne soit pas un moyen de noyer leurs remords. A moins qu'on ne les ait désensibilisés au point que même la conscience de ce à quoi ils participent ne les émeut plus.

J'ai connu une enfance relativement calme, presque douce malgré la dureté de mes frères et les absences de ma mère, souvent occupée à évaluer par la pratique sa capacité de séduction – malgré ses quatre grossesses et la fatigue qui marque le corps quand on a à élever seule cinq enfants en bas âge – auprès de touristes désinhibés ou des trois ou quatre fonctionnaires avec lesquels il lui arrivait de suivre des cours de biologie appliquée. Parce que j'étais doué, on m'a laissé fréquenter l'école un peu plus longtemps que de coutume, mais la pauvreté de ma mère ne lui a pas permis de m'offrir les études supérieures qui m'auraient fait ingénieur ou avocat. Aussi suis-je devenu postier à l'âge de seize ans sans l'avoir demandé. Mon frère Manuel m'a obtenu cet emploi en reconnaissance d'une dette contractée par un des dirigeants de la poste nationale. Dès le premier jour, on m'a assigné un casier de tri entre deux hurluberlus qui savaient à peine lire leur nom. Le premier avait tapissé son aire de travail de photographies de pubis de femmes rasés de toutes les manières – en forme de cœur, d'oiseau ou de palmier. La faucille et le marteau, bien découpés dans le poil roux d'une anonyme, occupaient l'espace central de son casier. Mon voisin de gauche, lui, éloignait sa chaise et dansait la claquette en chantant les adresses des lettres qu'il classait dans un inlassable be-bop digne de Charlie Parker.